

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 NOVEMBRE 2014



TIFFET

Y a-t-il des vérités en amont ?

Pascal Quignard réinvente la joie des énigmes qui donnent à penser

Le dernier royaume IX de Pascal Quignard s'intitule *Mourir de penser*. Est-ce l'ultime opus ? Il n'en est rien. L'œuvre testamentaire de l'essayiste trouve son chemin imprévisible, son rythme accidenté, son qui-vive vital, en nouant l'origine et la fin.

GUYLAINE MASSOUTRE

C'est une œuvre à coda. Dès le premier tome, *Les ombres errantes* (Grasset, 2002), Quignard couchait ses réflexions en diariste, fragments de lectures et d'historiettes, d'idées géniales et paradoxales. À la barre d'une flottille de titres, dirigée depuis les eaux souterraines des livres anciens, le maître païen orchestre sa liberté de lecteur. Il traduit en termes contemporains ce qui lui semble intemporel dans la pensée des Anciens.

Observateur reclus, rêveur cherchant à se dérouter lui-même dans des œuvres oubliées, passant sans transition de l'enfant qu'il a été à l'homme savant qu'il est devenu, il écrit s'adonner à « perdre conscience au sein de ce transfert à l'état libre qu'est un roman ». Le voici en conversation avec son daimon, son ange gardien dans *Mourir de penser*.

L'épreuve du passé

« Conscientia », il épingle ce mot, pour noter comment ce fil d'Ariane permet de circuler avec méthode et sûreté dans le labyrinthe du cerveau. La conscience, est-ce le contenu de toute pensée ? Il aborde la question en artiste, d'un livre à l'autre, ravivant le mot usé pour que sa profondeur sans âge se mette à chauffer. Il y a une antériorité à la conscience, dit-il. *Scia*, l'ombre, *scio*, je sais ; d'une langue à l'autre, puis à la nôtre, naît la conscience, ce sentiment intérieur d'exister entouré d'ombres, qu'elles soient grecques, latines, médiévales ou contemporaines.

Il argumente et poursuit l'idée. L'être « non parlant » qu'est tout enfant, littéralement, naît avec une histoire, éffaré, stupéfait, écrit-il, sidéré par l'engendrement. Ses neuf livres évoquent ce passage d'un royaume à l'autre, du jour où la parole s'extrait de la trace perdue et la retrouve dans des livres anciens. Telle une « faim intellectuelle sans cesse affamée », penser tient à la curiosité envers les métamorphoses de toute vie, « la tentative de pensée, c'est-à-dire du voyeurisme sexuel, de la carence, de l'aporie mentale, de la sécession sociale, de la peur excitant le cerveau, du regard animal et vital sur n'importe quelle anomalie qui désordonne le champ ».

Suivre ses associations libres de grand lecteur, répercutées en maximes sonores, est un exercice exigeant. Le texte a beau être ouvert et la langue, magistrale et belle, la densité des trouvailles tient aux références gréco-latines, qu'émaillent les scories étymologiques de ses sourires aux anges gardiens. Souvent drôle et en escalier, chaque essai de Quignard est un palimpseste.

Qu'est-ce que penser ?

Est-ce tirer de sa mémoire la lignée savante des références désarçonnées, orphelines, détournées de leur objet premier ? Quignard af-

firme : les pensées sont des images hallucinées, qui croient s'émanciper en se parant de mots. Les formules baroques jaillissent en maximes fortes et denses, souvent merveilleuses.

Pour lui, même les mots font illusion. La pensée est aussi close qu'un serpent enroulé sur lui-même. Elle hante tous les passés d'avant notre naissance ; car elle n'engendre rien, écrit-il opiniâtrément, en livrant ses quignardises délicieuses : « Il s'agit d'engendrer en détail le naissant sans fin. » Et ses mots jaillissent, héraclitéens, nietzschéens, s'éveillant aux idées travesties qu'il cite et fait valser dans un pur ravissement frontal.

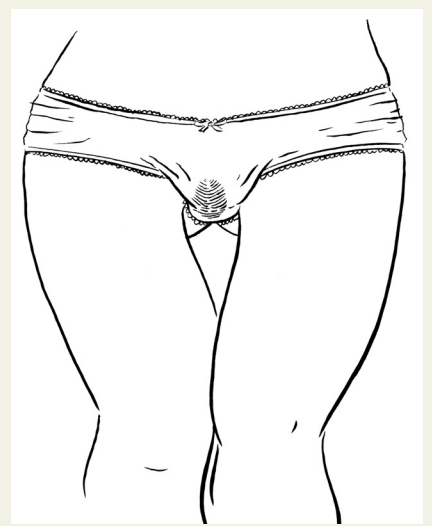
Penser, serait-ce un jeu ? Un effet de roue du paon ? Une dislocation de nous-mêmes, dit-il, une danse de flammes invisibles qui irradiant l'esprit hypnotisé : « Un feu invisible incendie brusquement l'organisme tout entier de ceux qui pensent. » Xénophon décrivait Socrate ; Quignard, Platon. Et de s'en donner à cœur joie dans « l'état joyeux du cerveau humain ». Voluptueux, extatique, lucide, il en jouit.

Est-il aux prises avec la Voix divine, le Logos, les quatre vices stoïciens (« la tristesse, le désir,

VOIR PAGE F 3 : PENSER

Extrait de *Mourir de penser*

« Scolie 2. Le premier cri s'élève dans l'abandon du corps hôte. Tout ce qu'on dit en poussant son souffle est d'abord un adieu. Aussi tout ce qu'on pourra dire dans la langue qu'on apprendra dans la lumière signifiera-t-il d'abord cet adieu à un royaume antérieur, sonore mais non parlant, interne, replié, secret, non lumineux, solitaire. Chronos dévore aussitôt ceux qu'il engendre dès l'instant où ils sont expulsés dans la lumière et qu'il les y découvre. Le dieu Temps dévorera tous les êtres vivants que la projection de la lumière sépare entre eux dans le monde visible et que la sexualité oppose entre eux pour les renouveler. Et le soleil s'éteindra et l'espace se dévorera lui-même, et en se dévorant dévorera le temps où l'espace s'est éployé, dévorera la terre, dévorera le souvenir des animaux et des hommes et des rêves et des mots. Le souvenir de la mort elle-même disparaîtra dans la nuit où toutes les langues humaines se seront réabsorbées en même temps que les souffles qui les adressaient au vent astral qui passe. »



Sexe:
du rétroéclairé à la littérature Page F 4



Le corps comme écriin de l'identité Page F 5

L'auteur ? Bof...

Il semble finalement qu'on juge les livres à leurs couvertures. À la quatrième de couverture en fait. Et plus précisément au résumé promotionnel qui s'y trouve. Un sondage vient de montrer que, pour les deux tiers des Français, l'auteur n'est pas un critère important quand vient le temps de choisir un livre. Par contre, sept lecteurs sur dix se laissent séduire par le résumé de la quatrième de couverture. Et pourquoi ce serait différent ici ? Les étonnantes données proviennent d'une enquête réalisée pour le compte de Librinova (une plateforme d'autoédition) et Youbox (une sorte de Netflix du livre). Les deux compagnies cherchaient à comprendre comment pousser la vente de leurs ouvrages. Les données disent aussi que 6% de lecteurs ne lisent que des auteurs qu'ils connaissent alors que 67% aiment en découvrir de nouveaux. Les autres critères de sélection se rapportent aux recommandations des proches (53%) et des médias (42%).

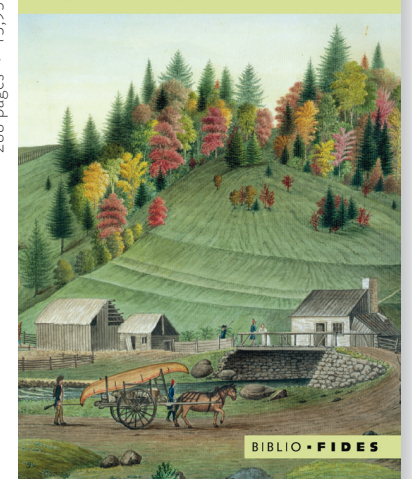
Le Devoir

Nouveauté

Une œuvre capitale pour la première fois en format de poche

288 pages • 13,95 \$ • Essai historique

Guy Frégault
La civilisation de la Nouvelle-France (1713-1744)



BIBLIO • FIDES
livres de poche

LIVRES

POLARS

Les séquelles du succès

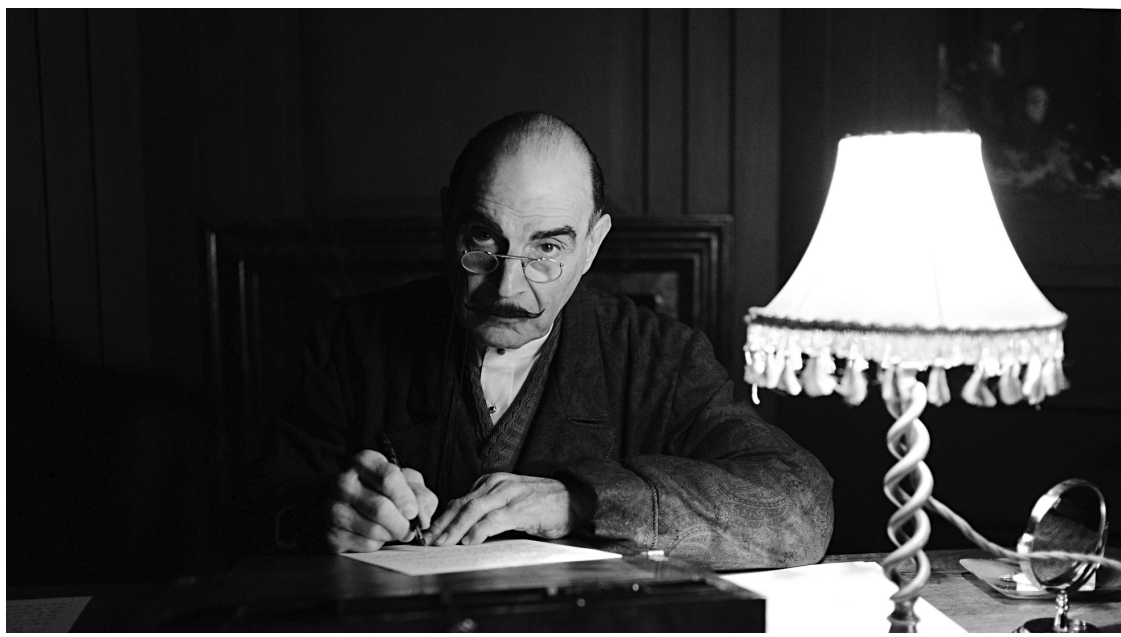
MICHEL BÉLAIR

En mettant les pieds ces jours-ci dans une librairie, vous risquez de faire une découverte étonnante : une toute nouvelle enquête d'Hercule Poirot, le célèbre détective de la non moins célèbre et célébrée Agatha Christie. Près de 40 ans après la mort de la romancière britannique, *Meurtres en majuscules* porte la signature de Sophie Hannah, avec la bénédiction de l'Agatha Christie Limited (ACL) qui gère le catalogue de l'auteur anglais le plus lu après Shakespeare.

Le livre, publié en français aux éditions du Masque, a reçu un accueil plutôt dithyrambique aux États-Unis, le *New York Times* y compris, alors que les commentateurs anglais se sont pour la plupart montrés étonnés. Ce « nouveau Poirot », qui est arrivé chez nous il y a quelques semaines, est très réussi, disons-le tout de suite. On y retrouve une atmosphère typiquement agathachristienne et l'on se surprend tout du long à voir le comédien David Suchet chaque fois que Poirot pose un geste ou parle de ses cellules grises. Mais bien au-delà de sa parution, le livre pose une question intéressante, celle des séquelles et des suites. Une pratique courante ?

James... qui ?

Quand on y regarde de plus près, on pourrait presque parler d'une mode qui consiste, chez les éditeurs anglophones, à demander à un auteur reconnu d'écrire une nouvelle aventure d'un personnage que tout le monde connaît. C'est ainsi que le grand romancier William Boyd a écrit un James Bond (*Solo*, publié en Angleterre en 2013 et en français au Seuil en mars dernier). Boyd est d'ailleurs loin d'être le seul. Kingsley Amis, John Gardner, Raymond



David Suchet dans le rôle d'Hercule Poirot, dans la version télévisée des aventures du détective

Benson, Charlie Higson et Jeffrey Deaver font partie de ceux qui ont commis le même péché. Soulignons que le créateur du personnage, Ian Flemming, a écrit 14 James Bond... alors qu'on trouve 38 de ses aventures sur le marché, dont une bonne partie sur les grands écrans.

Dans une entrevue donnée au *New York Times*, Sophie Hannah — qui vient d'écrire son premier Poirot après plusieurs « thrillers » à fort tirage — raconte qu'elle attend avec impatience, comme plusieurs, la publication d'une nouvelle enquête de Sherlock Holmes en 2015 : « Les gens aiment ces personnages et souhaitent continuer à lire leurs aventures », dit-elle en subs-

tance. *J'ai personnellement l'impression de rendre hommage à Agatha Christie en écrivant une enquête de Poirot qui ressemble vraiment à une enquête de Poirot.*

Et c'est tout à fait le cas. *Meurtres en majuscules* est situé à Londres en 1929, alors que l'on découvre trois cadavres « installés » selon le même rituel dans trois chambres différentes d'un hôtel chic situé près de Piccadilly. Poirot est doublement mêlé à l'enquête puisqu'il partage la même pension de famille que l'inspecteur de Scotland Yard qui en est chargé et qu'il rencontre dès le départ un personnage mêlé à l'affaire. Le détective mé-

Le catalogue Agatha Christie

Décédée en 1976 à l'âge de 85 ans, Agatha Christie a laissé une œuvre impressionnante... et créé dès 1955 une société pour la gérer. Ses descendants en possèdent toujours 36% et le reste a été acquis par la société américaine Acorn en 2012 pour la modique somme de 10 millions de livres sterling (18 millions \$CAN).

66 romans, 154 nouvelles et 20 pièces de théâtre traduits dans le monde entier portent sa signature... dont 33 romans et 51 nouvelles racontant les enquêtes d'**Hercule Poirot**. Une bonne partie de ses textes a été adaptée pour le théâtre, le cinéma et la télé; on en a tiré de nombreuses séries télévisées mettant en vedette Hercule Poirot — avec Peter Ustinov et David Suchet surtout — et **Miss Marple**. On trouve même des bandes dessinées et un jeu vidéo racontant des histoires d'Agatha Christie...

ticuleusement maniéré tirera bien sûr au clair cette histoire de vengeance brillamment mise en scène par le meurtrier. La chose est finalement si bien menée... qu'on plongerait volontiers dans un autre « nouveau Poirot ».

Collaborateur
Le Devoir

MEURTRES EN MAJUSCULE

Sophie Hannah
Traduit de l'anglais par Valérie Rosier
Éditions du Masque
Paris, 2014, 357 pages

L'aveuglement volontaire

Dans son deuxième roman, Suzanne Myre explore avec humour l'incompatibilité amoureuse

DANIELLE LAURIN

On se réjouit déjà. De son humour acéré, de son sens de l'exagération. On rit jaune juste à l'idée des petites méchancetés et coups bas qui vont se multiplier. On sait d'avance que tout va aller de mal en pis, se déliter. Ça ne peut pas faire autrement : on est chez Suzanne Myre, découverte comme nouvelliste il y a une douzaine d'années.

On se doute aussi, surtout depuis la parution de son premier roman, *Dans sa bulle* (Marchand de feuilles), il y a quatre ans, qu'il y aura des éclaircies, des échappées belles du côté de l'apaisement. On pressent la sensibilité derrière le masque du cynisme, de l'autodérision crasse. Et la gravité, nécessairement, derrière la légèreté apparente.

Mais à ce point? L'écrivaine montréalaise n'a jamais été aussi désarçonnante. Change-

ments de ton constants, ruptures de rythme, de style, oscillation entre le pessimisme exacerbé et l'eau de rose énamourée. Surenchère, au-delà du vraisemblable. Pour finir avec une scène-choc qui rappelle les films de gangsters.

B.E.C. Le titre du roman renvoie au statut de l'héroïne et narratrice, Laurence. *B.E.C.*, pour Blonde d'Entrepreneur en Construction. « *Je suis veuve d'entrepreneur. Pas que mon entrepreneur soit mort mais parfois, j'en ai la vague impression. J'ai toujours plaint les femmes de médecin. C'était avant de connaître le sort des Blondes d'Entrepreneur en Construction.* »

Laurence se plaint. Elle geint constamment. Jamais là pour elle, son homme, trop pris par son entreprise en plein essor. C'est à elle, préposée dans une bibliothèque médicale, de s'ajuster à son horaire à lui. Même quand il

vient la voir dans son quatre et demie, quand il daigne passer du temps avec elle, Jean-Marc s'avère un piètre amant, trop pressé d'en finir.

Insatisfaction totale. Elle lui reproche son égoïsme, mais pas seulement. Ses fautes d'orthographe, sa voix trop forte, ses doigts rêches, son gros 4x4, etc. Incompatibilité sur toute la ligne.

L'art de l'exagération

Et pourtant, elle s'accroche. Quémanteuse de miettes, Laurence. Prête à s'aveugler, pour garder vivante une relation amoureuse qui bat de l'aile. Prête à pardonner même l'impardonnable tromperie. Tellement peur de ne plus pouvoir séduire, Laurence. Tellement peur de vieillir. De vieillir seule, surtout.

C'est un des aspects du roman. L'aveuglement amoureux jusqu'au déni, traité comme il se doit par Suzanne Myre à coups de clichés, de remarques dévastatrices, de détails anodins qui



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'écriture de Suzanne Myre est d'un ton grinçant.

prennent une ampleur démesurée, jusqu'à la parodie.

S'ajoute à cela un mal-être retourné en tics, en comportements déraisonnables, en débordements de toutes sortes. Pour combler ses manques, son ennui, pour mettre du piquant dans sa vie, Laurence vole. Toutes sortes de choses. Dans les magasins, mais pas seulement. Cleptomane finie, Laurence. Et joueuse de tours aussi.

Tout cela raconté sur le ton de la fanfaronnade. On veut

bien. On s'amuse, c'est vrai. Mais au bout de quelques pages on craint que la superficialité prenne le dessus, on se demande si quelque chose d'autre se profile de plus engageant, si l'intrigue tiendra le coup pendant les quelque 330 pages du roman. Pas facile, non plus, de sympathiser avec cette Laurence, qui malgré son côté clown nous apparaît plutôt détestable.

Mais l'auteure nous attend au tournant. Et ce n'est qu'un début. On va de but en blanc revisiter le passé de l'héroïne, son enfance. On comprend que son désarroi vient de loin. On met le doigt sur sa vulnérabilité. Situation dramatique, ton intimiste.

Finies les envolées drolatiques. Pour l'instant. Car les scènes de « *je t'aime, je te hais* » entre Laurence et son

Jean-Marc vont revenir épisodiquement. Avec la même verve explosive.

On se retrouvera au Mexique, dans un tout-compris, en vue d'une réconciliation. Le temps de rire au passage de tous, d'envoyer valser les stéréotypes comme Suzanne Myre sait si bien le faire.

De fil en aiguille, tout ira de pire en pire pour cette chère Laurence qui n'en rate pas une. Jusqu'à ce qu'elle touche le fond du baril. Pour mieux rebondir? Et si la rédemption était possible?

Trop beau pour être vrai, se dit-on. Autant l'exagération dans le pire atteignait des sommets, autant le portrait idyllique qui nous est présenté vers la fin semble forcé. Vraiment, pas de demi-mesures avec Suzanne Myre.

Oups... attendez. Il reste deux petites pages au roman. Deux petites pages qui vont tout chambouler. De façon complètement inattendue. Et sans retour en arrière possible, cette fois.

Collaboratrice
Le Devoir

B.E.C.
BLONDE D'ENTREPRENEUR
EN CONSTRUCTION
Suzanne Myre
Marchand de feuilles
Montréal, 2014, 334 pages

PRIX DU QUÉBEC 2014

Les éditions du Septentrion
félicitent chaleureusement

JACQUES MATHIEU

LAURÉAT DU PRIX GÉRARD-MORISSET

et

DENIS VAUGEOIS

LAURÉAT DU PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME



SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

NORMAND BAILLARGEON

LEMEAC

Chroniques
des années
molles

LANCEMENT ET ENTRETIEN
AVEC L'AUTEUR
Dimanche 9 novembre 2014, 14 h

LIBRAIRIE LE FURETEUR
25, rue Webster
Saint-Lambert (Québec) J4P 1W9
450 465-5597

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société
de développement
des entreprises
culturelles
Québec

Jean Royer reçoit
le prix Athanase-David

Le Noroit salue avec fierté le poète et essayiste dont l'œuvre se porte tout entière vers l'amour — thématique première de ses vers, mais aussi force généreuse de son engagement grâce auquel la poésie s'affirme comme connaissance universelle.

Noroit

« L'art nous reste, avec l'amour,
réponse souveraine. »
(Jours d'atelier, 1984)

LITTÉRATURE

Je t'aime, moi non plus

Le Québec expliqué aux Français par Denise Bombardier



CHRISTIAN DESMEULES

Sur le plateau de Canal+ le 26 octobre dernier, Fleur Pellerin, ministre française de la Culture, a été incapable de citer le moindre titre d'un roman de Patrick Modiano, Prix Nobel de littérature 2014. Elle avait même sans battre les paupières ne pas avoir le temps de lire depuis qu'elle est au gouvernement. «Modiano, ni lu ni connu», titrait avec ironie *Le Monde*. Ailleurs, quelques voix ont pris sa défense, soulignant sa franchise tout en criant au «racisme de classe» (intellectuelle) et au terrorisme façon Saint-Germain-des-Près.

C'est un discours, dans tous les cas, étrangement familier pour des oreilles québécoises, qui ont depuis longtemps l'habitude de l'ignorance et de la franchise en ces matières. Après l'anglicisation rampante — la prolifération des raisons sociales en anglais ces dernières années, à Lyon comme à Paris, laisse pantois —, voici que la France se rapproche encore un peu plus du Québec.

Mais au chapitre des efforts de rapprochement outre-Atlantique, il faut reconnaître que rien ne vaut Denise Bombardier et son désormais proverbial *Dictionnaire amoureux du Québec*.

Québécois / Nous sommes québécois

Il arrive qu'à peine la lecture entamée, on sache que l'espace va nous manquer tant les *perles* déjà se ramassent à la pelle. Les éditions Plon ont invité la plus française des auteures québécoises à commettre un titre dans leur célèbre collection.

Journaliste, romancière, polémiste, née en 1941 à Montréal, chroniqueuse durant une dizaine d'années au *Devoir*, l'auteure de *La dérouté des sexes* (Seuil, 1993) et de *Vieillesse*



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Denise Bombardier joue à la nostalgie moralisatrice dans son *Dictionnaire amoureux du Québec*.

avec grâce (*L'Homme*, 2013) se fait plaisir — c'est après tout le concept de la collection.

En moins d'une centaine de courts chapitres baignés par une odeur légère d'encens et de renfermé, où les rares références culturelles sont le plus souvent datées, ce *Dictionnaire amoureux du Québec* résonne comme un long lamento nostalgique à l'endroit d'un Québec qui n'existe plus.

Du «matriarcat psychologique» à la pêche au saumon («Je persiste à croire que quiconque n'a jamais pêché ne peut être un Québécois à part entière»), de la Révolution tranquille (responsable de la «déchristianisation du Québec») au tutoiement généralisé, des escaliers de Montréal à Céline Dion («Au même titre que l'hydroélectricité, Céline Dion doit être classée dans la catégorie richesse naturelle»), de l'hiver à la poutine («Au risque de me faire de nouveaux ennemis, je dirais que la mixture n'est pas qu'étrange, elle est immonde»), sans oublier les zouaves (vous avez bien lu) et le joul, «une langue clanique incompréhensible pour qui n'est pas québécois de souche».

C'est un peu, il est vrai, le festival du raccourci et du so-

phisme. Surtout, peut-être, lorsque cette pêcheuse confond les mouches noires et les mouches à chevreuil en prétendant décoder l'été québécois. Ailleurs: «Les Québécois ne pensent pas comme les Français. Leur langue, plus directe, plus drue, plus brutale aussi, rend compte d'une autre éthique.» Ou encore, estimant que «Les Québécois, sauf quelques ermites au nord et quelques contemplatifs au sud, sont tous turbulents, rieurs, enragés, gueulars et placoteux à en perdre le souffle». Mieux: «La mémoire est au cœur de l'identité québécoise.»

L'attachement de la polémiste à l'héritage catholique du Québec — de même qu'à certaines de ses valeurs — n'est un secret pour personne. Elle oint, asperge, enrobe et moralise avec sa nostalgie du bon parler et son catastrophisme. Les religieuses, ces «féministes avant la lettre» (???) «ont souvent réussi à évoluer avec plus de souplesse, d'ouverture d'esprit et de lucidité que nombre de Québécois qui, eux, ont reproduit dans la société déchristianisée et déchristianisée tous les travers, les tics et l'idéologie bornée du Québec de la catholicité étouffante». Oubliées, les «pis-

Denise Bombardier en cinq dates

1941 Naissance à Montréal le 18 janvier.

1974 Obtient un doctorat en sociologie de la Sorbonne à Paris.

1979 Devient, avec *Noir sur blanc* à Radio-Canada, la première femme à produire et animer une émission d'affaires publiques à la télévision.1985 Publie *Une enfance à l'eau bénite* (Seuil), un roman autobiographique.

1993 Est décorée du titre de chevalier de la Légion d'honneur en France.

seuses» — comme beaucoup les appelaient —, victimes revanchardes d'un système dont elles étaient aussi l'arrière-garde.

La plupart des lecteurs français risquent de s'étouffer de rire lorsqu'ils liront que le Québec, «en se délestant de la religion avec une fulgurance jamais enregistrée dans l'histoire d'un peuple, a perdu la moitié de son identité».

De manière sinieuse, à coups de commentaires moraux disséminés ici et là, ce *Dictionnaire amoureux du Québec* est bien entendu l'expression d'un fascinant et complexe rapport amoureux haine envers le Québec, «pays plus métaphorique que réel». Pour ajouter à la confusion, le livre s'ouvre sur l'illustration d'une feuille d'érable et se ferme sur celle d'un castor. Rien n'y fait.

On se sent même un peu voyeur, avant de se rappeler que ce livre, en effet, ne s'adresse pas à nous.

cdesmeules@ledevoir.com

DICTIONNAIRE AMOUREUX DU QUÉBEC
Denise Bombardier
Plon
Paris, 2014, 400 pages

POÉSIE

Laurence Lola Veilleux partie en chasse

Une nouvelle voix poétique, intense, radicale et d'une grande pertinence

HUGUES CORRIVEAU

«Ouvre les yeux que je t'invente un nom», dit la poète à la femme vive et chercheuse de sens, ce qui pourrait bien résumer le but ultime qui motive cette jeune auteure d'à peine 20 ans, elle qui nous propose un premier recueil solide, écrit dans le vif du corps meurtri, dans la révolte qui prend la vie à bras-le-corps. Le titre de *Chasse aux corneilles* se réfère à *La corneille*, poème de Gaston Miron, cité dans le texte. Si l'année 2013 fut celle d'une belle découverte avec Michaël Trahan et son *Naud coulant* (Le Quartanier),

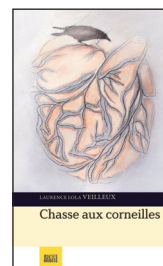
extérieure de sa propre existence. Violence sourde du souvenir quand on se rappelle «la taille des queues mieux que du son des voix». Sans compromis, donc, ce retour à la chair.

Bête de proie, la jeune auteure s'extirpe littéralement du piège de Saint-Benjamin, son village natal, dont les «barraques centenaires / camoufflent des arcanes mortuaires».

Et c'est le ventre vide, vide de tout le fiel et du mal confit qu'elle cherche à mourir: «il y a ici quelques grabuges ficelés / de fillettes périmées». «J'étouffe à connaître le bruit du monde», dit-elle encore.

La difficile quête pour trou-

ver sa voie l'égaré, alors que c'est «froid à l'intérieur des os / froid au centre des cuisses». Elle se transforme en itinérante des chemins de traverse: «J'étends mes ongles sur la terre brûlée / gratte ma peau raide d'enfance // je survie aux mémoires / restes d'oiseaux liquides.» Le tourment trouve pourtant les mots qu'il faut pour surligner de rouge les béances troubles d'un mal profond, d'une mauvaise enfance accablée de lucidité. La jeune auteure chassée et proie, chasseresse et parlante, s'incarne au plus près du cri: «Ma voix grelottante entre les racines / je parle dans le vide / la bouche en cerceaux va / du vide aux larmes / sans réplique droite», mais cette voix touche pourtant au but de dire la vie la plus crue, la plus sauvage.



Collaborateur
Le Devoir

CHASSE AUX CORNEILLES
Laurence Lola Veilleux
Poètes de Brousse
Montréal, 2014, 68 pages

Le piège de St-Benjamin

Les textes ramènent la poète aux «vêtements roses» honnis de son enfance, au «gerbillage», à cette sensation de vomir constamment sa condition, les fèces s'avérant souvent la seule preuve

Collaborateur
Le Devoir

PENSER

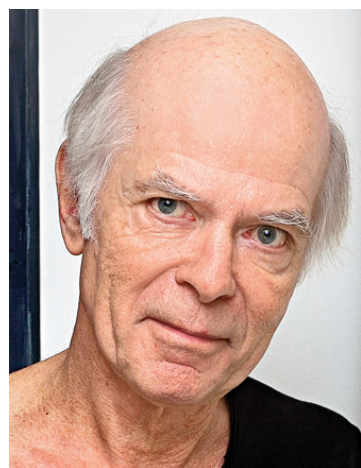
SUITE DE LA PAGE F 1

la crainte, la joie», les sept péchés capitaux («vie, vue, ouïe, odorat, langage, goût, procréation») ou l'enfer chrétien, calqué sur les trois ordres chamaniques («paradis, purgatoire, enfer») «inventés dix-huit millénaires plus tôt»? Il s'amuse, puis aborde la question du danger.

L'invention du temps

Mourir de penser, est-ce un paradoxe? Dans l'extase, explique Quignard, git l'abîme. Ce trop que la pensée flaire et repère, elle l'a connu en naissant, en tombant dans la désolation du vide, de la carence, du manque. Le langage compense cet accident natal, manière de figurer le temps.

Baroque, Quignard, par la



EUGENIO PRIETO GABRIEL

Pascal Quignard

surenchère? Classique, par l'ascèse de la traduction? Post-moderne désolé? Antique,

avec Héraclite et Thésée? Poète, dans le périple des chamanes et les circonvolutions de Plotin? Créateur d'idées, traducteur neuf. Les sensations fluctuent avec sa pensée: «Lire, c'est suivre sans finir des yeux la présence invisible» ou «Celui dont vous lisez l'histoire est plus vous-même que vous-même. Il est plus près de vous que votre main qui tient le livre que votre vue oublie elle-même en le lisant.» Avec lui, les concepts ont un corps.

Collaboratrice
Le Devoir

MOURIR DE PENSER
Pascal Quignard
Grasset
Paris, 2014, 226 pages

Pascal Quignard en cinq dates

1948 Naissance, à Verneuil-sur-Avre, le 23 avril.

1968 Écriture de *L'être du balbutiement. Essai sur Sacher-Masoch* (Mercure de France), premier essai publié, qui le fera remarquer.

1990 Il fonde le Festival international d'opéra et de théâtre baroques de Versailles — car il est aussi organiste et violiste.

1992 Sortie du film *Tous les matins du monde*, d'Alain Corneau, tiré du roman éponyme, qui fera connaître Quignard d'un plus large public.2002 Prix Goncourt pour *Les ombres errantes* (Grasset), premier tome de sa série *Dernier royaume*, encore en évolution.

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 27 octobre au 2 novembre 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENT (NB DE SEMAINES)

▼ Romans québécois

1	Lit double • Tome 3	Janette Bertrand/Libre Expression	1/3
2	La veuve du boulanger	Denis Monette/Logiques	2/7
3	Les gardiens de la lumière • Tome 3 Au fil des jours	Michel Langlois/Hurtubise	3/3
4	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 10 Déchéance	Anne Robillard/Wellan	4/6
5	Malphas • Tome 4 Grande Liquidation	Patrick Sénécal/Alire	5/7
6	La faille en toute chose	Louise Penny/Fammarion Québec	7/8
7	La promesse	Michele Duimet/Boréal	8/4
8	Confessions d'une célibataire... repentie	M. Beaubien J. Normandin/Les Éditions réunies	-1
9	Un voisinage comme les autres • Tome 3	Rosette Laberge/Les Éditions réunies	9/5
10	Les infirmières de Notre-Dame • Tome 4	Marylène Plon/Les Éditions réunies	6/4

▼ Romans étrangers

1	Terrible trafic	Kathy Reichs/Robert Laffont	2/2
2	Le siècle • Tome 3 Aux portes de l'éternité	Ken Follet/Robert Laffont	1/5
3	Arrêtez-moi	Lisa Gardner/Albin Michel	3/2
4	Les neuf cercles	Roger Jon Elory/Sonatine	4/2
5	Une main encombrante	Henning Mankell/Seuil	-1
6	L'épée de vérité • Tome 14 Le crépuscule des prophéties	Terry Goodkind/Bragelonne	-1
7	Le ver à soie	Robert Galbraith/Grasset	6/2
8	Troisième humanité • Tome 3 La voix de la Terre	Bernard Werber/Albin Michel	-1
9	Juste une fois	Alexandre Jardin/Grasset	5/6
10	Juste une mauvaise action	Elizabeth George/Presses de la Cité	7/4

▼ Essais québécois

1	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression	1/2
2	Confessions post-référendaires. Les acteurs politiques...	Chantal Hébert Jean Lapierre/Homme	2/9
3	Les acteurs ne savent pas mourir	Alain Vadeboncoeur/Lux	3/4
4	Portrait de famille. 14 vrais ou faux mythes québécois	Alain Dubuc/La Presse	4/3
5	Des bonobos et des hommes	Deni Yvan Béchard/Écosociété	-1
6	Indépendance. Les conditions du renouveau	Collectif/VLB	-1
7	Raison et déraison du mythe	Gérard Bouchard/Boréal	6/5
8	Le journal de Lisée. 18 mois de pouvoir...	Jean-François Lisée/Rogers	-1
9	De remarquables oubliés • Tome 2	Serge Bouchard Marie-Christine Lévesque/Lux	8/19
10	Les orphelins politiques	Paul St-Pierre Plamondon/Boréal	5/3

▼ Essais étrangers

1	Le grand mythe du cholestérol	Stephen T. Sinatra/Édito	1/5
2	Une brève histoire de l'économie mondiale	Robert C. Allen/Boréal	-1
3	Plaidoyer pour les animaux	Mathieu Ricard/Allary éditions	4/4
4	Guerriers de l'impossible. L'argent, les armes...	Samantha Nutt/Boréal	2/3
5	Nouvelles guerres. L'état du monde 2015	Collectif/La Découverte	3/4
6	Les âmes blessées	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	-1
7	Le capital au XXI ^e siècle	Thomas Piketty/Seuil	5/25
8	L'équilibre sacré (Édition revue et augmentée)	David Suzuki/Boréal	7/2
9	Sucre, sel et matières grasses. Comment les industriels...	Michael Moss/Calmann-Lévy	-1
10	Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre	Élisabeth Roudinesco/Seuil	10/2

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Jean Royer
Le poème debout

FÉLICITATIONS AU LAURÉAT DU PRIX ATHANASE-DAVID 2014

l'Hexagone
Une société de Québec Média
DES VOIX QUI PORTENT

LITTÉRATURE

Le sexe, du rétroéclairé au papier

ÉMILIE FOLIE-BOIVIN

Avec les années, le paysage pornographique virtuel s'est enrichi d'un torrent de festivités lubriques. Encapsulés et tabletés par catégorie, les fantasmes les plus inusités — et spécialisés — sont désormais accessibles à toute heure du jour au cyberflâneur, qui n'a qu'à mettre une main dans le sac à bonbons du Web (et l'autre où il veut) pour tirer son plaisir n'importe où, en tout temps.

C'est avec ce panorama en fond d'écran que plusieurs auteurs québécois ont érotisé l'automne littéraire. Trois publications, *Le carnet écarlate* d'Anne Archet, le collectif de nouvelles érotiques *Nu* et *Bleu nuit. Histoire d'une cinéphilie nocturne*, se réapproprient chacune à sa manière les images érotiques pour les redonner à l'imaginaire, plutôt que de les exposer et de les imposer.

Beau hasard, ces auteurs ont à peu près tous vécu leur puberté en simultané avec *Bleu nuit*.

La veilleuse

Par le défunt *Bleu nuit*, émission qui a habité les fins de soirée entre 1986 et 2007, Télévision Quatre-Saisons a donné deux mémorables décennies de rendez-vous coquins aux spectateurs. Une première sur la télé généraliste. Cette série de films dégourdis, tirant autant vers le film d'auteur et le thriller érotique que vers le nanar affligeant, était plus qu'une simple plage horaire. La preuve est reliée sous la couverture de *Bleu nuit. Histoire d'une cinéphilie nocturne*, sous la direction d'Eric Falardeau et Simon Laperrière. Écrit à plusieurs mains, l'ouvrage aborde un sujet vécu dans l'intimité, une « époque où nous pouvions voir sans tout voir, où le voyeurisme était possible sans que la découverte soit totale et irréversible », écrit dans l'un des essais la directrice de production Marie-Andrée Lamontagne.

Ces témoignages, critiques de films, entrevues (avec Guy Fournier, papa de *Bleu nuit*,

ILLUSTRATION MÉLANIE BAILLARGE
Illustration tirée du recueil *Carnet écarlate*, d'Anne Archet

l'ex-chroniqueuse télé Louise Cousineau et Claude Fournier de *Deux femmes en or*) évoquent avec une douce nostalgie une période calfeutrée et lointaine, marquée par la télé câblée, la désobéissance aux parents et les premières tentations dans un sous-sol obscur, le volume à 1 et le nez collé à l'écran cathodique.

Le phénomène est montré, avec un amour senti, sous tous les angles. La « musique de fesses » est scrutée autant que le coït interrompu des téléthons, seul programme capable de suspendre l'heure heureuse bleutée, sans parler du succulent cadeau fait en plein cœur du livre, un scénario (on préfère vous faire languir) dont le contexte de la trousse nous fait sentir voyeurs, comme à la première heure.

Avec la postface de Samuel Archibald, qui met le doigt sur tout ce qui a fait le charme de *Bleu nuit*, la somme de ces plaisirs de l'ère du VHS remue des souvenirs et fait sourire, le tout servi dans

un livre sacrément bien roulé.

Une scène mise à nu

Les seize auteurs québécois (dix femmes, six hommes) recrutés par Stéphane Dompierre ont eu six mois pour écrire leur nouvelle érotique insérée dans *Nu*, recueil littéraire aiguilleur dirigé par l'auteur d'*Un petit pas pour l'homme* (Québec Amérique, 2004). Si les hommes ont été un peu plus difficiles à convaincre de sortir de leur zone de confort (d'après les dires de Dompierre), les filles, elles, ont consenti sans chichis. *Nu* permet à chacun de faire monter la température de leur univers respectif.

C'est avec curiosité qu'on s'abandonne dans l'aventure équestre de Marie-Hélène Poitras, alors qu'une Nancy B. Pilon, tout en rythme, fait haletter un amour suspendu. Matthieu Simard, graphique, incarne avec esprit une star de la porno cherchant à combler l'éternel vide typique de ses histoires, tout comme le fait Sophie Bien-

venue avec sa fin du monde et Geneviève Jannelle avec son couple snobard en goquette dans le Sud. Elles auraient un X de moins que la plupart des nouvelles de *Nu* auraient tout de même tenu leur pari, celui de faire rougir dans les lettres de l'art, de former un recueil d'abord et avant tout littéraire.

En pièces détachées

Pour clore ce tour du chapeau *sexy*, la petite plaquette d'Anne Archet, pornographe tapie dans l'ombre qui sévit depuis dix ans sur la blogosphère, sert les microrécits de son *Carnet écarlate. Fragments érotiques lesbiens* comme des bonbons mélangés qu'il ne faut pas tout manger d'un trait.

Ses capsules saphiques, à la plume tout en finesse et illustrées avec le trait *sexy* de Mélanie Baillarge, posent un regard érotique souvent en périphérie de l'acte. Tantôt en pleine réflexion (« *La nuit n'est pas un moment. C'est une entité, un être avec ses propres désirs, sa propre respiration. Sa propre logique* »), Archet observe (« *Vision attendrissante, sous un pantalon blanc transparent, sa culotte noire qui, toute tordue, lui rentre dans les fesses* ») ou est en pleine action (« *Mon nez enfoncé dans ta chatte et ma langue sur ton clitoris: home sweet home.* ») et tire des leçons (« *Gueule de bois et lapsus freudien: « ça m'apprendra à faire la fesse toute la nuit... »* »). Du vite fait bien fait à l'ère ou tout doit tenir en quelques caractères.

Le Devoir

BLEU NUIT
HISTOIRE D'UNE CINÉPHILIE NOCTURNE
Sous la direction d'Eric Falardeau et Simon Laperrière
Somme toute
Montréal, 2014, 344 pages

NU
Sous la direction de Stéphane Dompierre
Québec Amérique
Montréal, 2014, 376 pages

LE CARNET ÉCARLATE
FRAGMENTS ÉROTIQUES LESBIENS
Anne Archet
Remue-ménage
Montréal, 2014, 144 pages

POLAR

Jean-Jacques Pelletier: la preuve par l'absurde

MICHEL BÉLAIR

Tous les amateurs de polars connaissent Jean-Jacques Pelletier. L'ancien prof de philo mordu d'économie, de finance et d'information a déjà derrière lui une bonne dizaine de milliers de pages... et voilà qu'il en rajoute presque 600 pour arriver au même constat: le monde est malade. Très malade.

On est à Paris cette fois-ci. L'inspecteur Théberge y prend des vacances de longue durée avec sa femme qui se remet difficilement des séquelles de l'attentat dont elle a été victime à la fin de la précédente enquête de son mari. Et tout va tellement mal que même le printemps n'arrive pas à prendre sa place.

Dans un premier temps, on entre lentement dans la vie de la Ville lumière en dégustant des vins fins, en passant d'un café célèbre à l'autre, en suivant l'actualité des Manif pour

tous et en prenant conscience, comme tous les Parisiens, d'une campagne plutôt énigmatique — probablement publicitaire — apparue partout sur les bus, les colonnes Morris et les panneaux d'affichage: « *10PHB* » suivi d'un décompte. Personne n'y comprend rien et les réseaux sociaux s'enflamment. Évidemment, ce sera encore pire que tout ce que l'on peut s'imaginer, et ce n'est certainement pas ici que vous en apprendrez plus. La conscience du désastre vient lentement, une découverte de cadavre à la fois en suivant les arrosissements de la capitale française: un dans le 1^{er}, deux dans le 2^e, trois dans le 3^e et ainsi de suite.

Une méthode

C'est là-dessus que tout s'accélère et que Théberge entre dans l'enquête à la demande de son ami Gonzague, un haut

gradé de la Direction générale de la sécurité intérieure. Prost, l'écrivain qui est un peu le double littéraire de Jean-Jacques Pelletier, est là aussi, à préparer un livre en investissant tous les jours la grande bibliothèque François-Mitterrand. Tout ce beau monde est aiguillonné par le roman populaire qui s'est emparée de l'affaire sur Twitter et Facebook. Et bien sûr on passera par toutes les angoisses avant que tout ne se résolve... un peu en queue de poisson pour que la démonstration puisse continuer dans le prochain livre.

C'est évidemment une enquête captivante à laquelle on se laissera prendre après s'être dit, quand même, que ce roman de Pelletier ressemble à tous ceux qui l'ont précédé, ou presque. Les personnages ne sont pas tout à fait les mêmes, l'Institut n'est plus là, mais c'est encore et toujours le Bien qui lutte contre

le Mal. Par contre, la technique d'écriture et le découpage du roman sont identiques à celui des grandes fresques auxquelles nous a habitués le romancier et qui font la preuve, par l'horreur ou par l'absurde, du sort peu enviable réservé à l'humanité. Comme si, au fond, Jean-Jacques Pelletier écrivait toujours le même livre faisant toujours la même démonstration: le monde est condamné et les preuves de la bêtise humaine sont visibles à tous les niveaux.

Il serait quand même peut-être intéressant d'aborder tout cela d'une façon un peu différente...

Collaborateur
Le Devoir

DIX PETITS HOMMES
BLANCS
Jean-Jacques Pelletier
Hurtubise
Montréal 2014, 579 pages

LA VITRINE



ROMAN

BIENVENUE À MARIPOSA

Stephen Leacock
Traduit de l'anglais par
Thierry Beauchamp
Wombat
Paris, 2014, 255 pages

Mariposa n'a jamais existé. Du moins pas sous cette appellation. Stephen Leacock l'a imaginée. Ce serait une petite ville ontarienne d'à peu près 5000 habitants. On y vit au début du vingtième siècle plutôt agréablement. On y est borné, mais sans excès, on y épouse les préjugés de l'époque avec un bel entrain, on y enfreint les règles de la démocratie avec une conscience empreinte des principes les plus démocratiques, bref on se débrouille comme on peut. Si on le quitte, ce patelin, pour Toronto ou New York, on ne l'oublie pas pour autant. On y revient, « *après ce temps passé à amasser de l'argent dans la grande ville* », le cœur ému. La peinture que fait Leacock de ce bled a le charme des évocations d'une réalité évanouie. Les personnages qu'il recrée sont plus vivants que nature, tendres dans leur bêtise, leur rouerie. Les illustrations de Seth, l'auteur de bande dessinée, accompagnent fort adroitement ce roman du grand humoriste canadien. Point n'est besoin de savoir qu'il était opposé au vote des femmes et qu'il voyait d'un mauvais œil une immigration canadienne qui n'était pas d'origine britannique. Ces réalités relèvent de l'histoire littéraire. Des brouilles. Compte plutôt l'art d'un écrivain, maître de l'esquisse.

Gilles Archambault



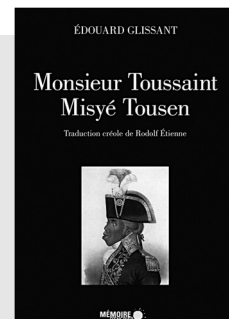
ROMAN

L'HOMME QUI S'AIME

Robert Alexis
Le Tripode
Paris, 2014, 312 pages

Magnifique objet que cet *Homme qui s'aime* de Robert Alexis. L'auteur avait donné *La robe*, un très bref et remarquable roman chez Corti, en 2006. Voici son neuvième titre, chez l'éditeur de Jacques Abeille, qui fait œuvre d'art avec une photographie de la série *Xteriors XII*, par l'artiste néerlandaise Desiree Dolron, en couverture. Finement parodique, l'histoire est perlée à la façon de Huysmans: un dandy amoureux y sévit, Narcisse porté à changer d'identité sexuelle. Au-delà de son faux cadre, ce délicieux roman d'initiation, plein d'archétypes, de sensorialité et de clins d'œil, met en question le nom de cet étrange auteur. Délicatesse, décadence parisienne et fantasmes d'alcôve! On s'amuse en littérature. Beautés sophistiquées et artificielles, draperies odorantes, bals nervaliens, délices d'enfer... Fausto appuie sur l'allusion. Ce marivaudage en décor italien emporte la sympathie par son atmosphère et par ses jeux. N'y cherchez que la bonne humeur, une jouissance en liberté, votre jeunesse gourmande et votre sensualité irrésistible, si toutefois vous en avez profité durant vos vertes années.

Guylaine Massoutre



THÉÂTRE

MONSIEUR TOUSSAINT MISYÉ TOUSEN

Édouard Glissant
Traduction de Rodolf Étienne
Mémoire d'encrier
Montréal, 2014, 263 pages

L'ingouverné: tel est le qualificatif qu'Édouard Glissant attribue à Toussaint Louverture, ce héros national haïtien qui termina ses jours dans une prison du Jura. Sa pièce intitulée *Monsieur Toussaint* (Seuil, 1961) vient d'être publiée aux éditions Mémoire d'encrier en version bilingue, française et créole. Dans le texte paru chez Gallimard en 1998, certains passages étaient donnés en créole accompagnés de leur traduction française entre parenthèses. La récente édition présente les deux langues en parallèle, le lecteur ayant le choix d'opter pour l'une ou l'autre des versions. Je laisserai à d'autres le soin de juger de la qualité de la traduction de Rodolf Étienne. Cependant, l'idée même d'une traduction respecte le souhait de l'auteur qui avoue en 1998 « *qu'il a résisté à un mécanisme simple de créolisation* » mais que « *la mise en scène de cette histoire peut décider de son environnement linguistique* ». Et le préfacier J. Michael Dash de conclure que Glissant a ainsi voulu « *maintenir une instabilité linguistique qui vivait à la traduction* ». On doit remercier les éditions Mémoire d'encrier d'avoir répondu à l'invitation en publiant cette unique pièce de Glissant, œuvre majeure qui « *recompose métaphoriquement le drame de l'Africain déporté, du migrant nu* ». (Dash)

Lise Gauvin



ALBUM JEUNESSE

LOULA ET LA RECETTE FANTASFORMIDABLE

Texte et illustrations d'Anne Villeneuve
Bayard Canada
Montréal, 2014, 32 pages

Il y a de ces histoires qui font œuvre utile pour désamorcer une demande pressante d'un enfant, mais qui peuvent en générer d'autres... et des questions un peu délicates. Cette nouvelle aventure de la petite Loula, sympathique jeune bourgeoise créée par Anne Villeneuve (*Chère Troudi, L'écharpe rouge*), fait partie de cette catégorie « périlleuse ». C'est que la fillette, lasse de ses frères insupportables, demande à ses parents de lui confectionner une petite sœur. Ceux-ci lui expliquent qu'une telle « commande » ne s'obtient qu'en suivant une « recette » bien précise, comprenant du chocolat, des papillons dans le ventre et une pleine lune. Loula et le chauffeur de la famille partent en quête des ingrédients nécessaires, mais le résultat de leur course donnera un résultat bien différent de l'objectif initial... Le trait de crayon, qui rappelle celui des illustrations du *Petit Prince*, plaira sans doute aux parents, qui devraient toutefois éviter de lire cette histoire à leurs petits qui espèrent un frère, une sœur ou un animal de compagnie.

Amélie Gaudreau

Actuellement en librairie

Montréal en tête
La métropole de la métropole du Québec
Revue de la Société Historique de Montréal (numéro 85) (automne 2014) 7-8

Entre autres, aux endroits suivants :

Les Papineau
Nelligan
Roland Giguère
Les Écossais de Montréal
Fernand Leduc

Librairie Renaud-Bray
4380, rue Saint-Denis
Montréal

Librairie d'Outremont
1284, avenue Bernard
Montréal

Histoire Littérature Arts

JEAN-FRANÇOIS LÉPINE
Causerie
autour de son essai autobiographique
Sur la ligne de feu
publié aux Éditions Libre Expression
Animation : Alexis De Lancer

JEUDI 13 NOVEMBRE À 19H

Librairie Monet

Galerias Normandie, 2752, rue de Salaberry, Montréal (QC) H3M 1L3
Réservations : 514 337-4083 ou evenements@librairiemonet.com

Librairie Monet
Libre Expression
Une société de Québecor Média

LIVRES

LA VITRINE



ROMAN

LES AVENTURES D'AUGIE MARCH ET LE DON DE HUMBOLDT

Saul Bellow
Gallimard
Paris, 2014, 1024 pages

Né à Lachine en 1915, où la bibliothèque municipale porte désormais son nom, Saul Bellow a grandi à Montréal avant de connaître une carrière universitaire aux États-Unis. Sa valeur fut soulignée par un prix Nobel de littérature reçu en 1976. Dans un texte autobiographique qui coiffe de nouvelles traductions, publiées dans la collection «Quarto», des *Aventures d'Augie March* et du *Don de Humboldt*, Bellow écrit : «*Les petits Franco-Canadiens qui se rendaient à l'école en rangs par deux nous criaient des obscénités et des insultes; je compris vite que j'étais un zouïff, et un mouzdi (maudit) zouïff, par-dessus le marché.*» Bellow va chanter le *God Save the King* avant d'habiter Chicago, où sa vie s'enracine et de très grands romans se dessinent. *Les aventures d'Augie March* montre un monde qui raffole des conseils offerts pour l'édification personnelle de la jeunesse mais où le chemin de la liberté reste naturellement peu emprunté. Dans *Le don de Humboldt*, on se retrouve devant un auteur de génie tombé en déchéance et dont un ami, le narrateur, est aussi aux prises avec son lot de soucis divers, avant qu'il n'hérite d'un manuscrit qui, au fond, n'arrange rien. Difficile d'éviter de lire Saul Bellow à moins de vouloir faire l'impasse sur une partie de la vie en Amérique, qui plus est si l'on est du Québec.

Jean-François Nadeau



VULGARISATION SCIENTIFIQUE

LE PHARMACIEN DIFFÉRENCIER LE VRAI DU N'IMPORTE QUOI EN SANTÉ!

Olivier Bernard
Les Malins
Montréal, 2014, 208 pages

Le pharmacien est extraordinaire! Véritable pharmacien, blogueur et illustrateur, Olivier Bernard, de son vrai nom, pratique une forme unique de vulgarisation, qui combine humour dévastateur et rigueur scientifique. Déclaration de guerre aux charlatans qui font mousser des thérapies miracles (homéopathie, Reiki, irrigation du côlon, guérison par la pensée, etc.), à l'irresponsabilité individuelle quant à notre santé et aux fausses croyances (les produits naturels sont toujours sains, les vaccins sont dangereux, etc.), son album, mordant, évidemment, et richement illustré par ses propres dessins, est une sorte de cours de santé 101 amusant, instructif et insolent. Le docteur Alain Vadeboncoeur, préfacier de ce livre, se dit un «*fan fini*» du *Pharmacien*. Nous aussi.

Louis Cornellier



REVUE

VIEILLIR? ET PUIS APRÈS?

Québec Science
Novembre 2014, 68 pages

Le Québec, sur le plan démographique, vieillit. Est-ce grave, docteur? Dans ce numéro spécial entièrement consacré à ce phénomène, le magazine *Québec Science*, sans dorer la pilule à ses lecteurs, en offre une vision à la fois lucide et apaisante. Bien sûr, l'alzheimer, le parkinson et les rides existent; bien sûr, l'immortalité n'est qu'un mythe. Toutefois, être une société vieillissante, explique le démographe Jacques Légaré, est une bonne nouvelle parce que «*cela veut dire que nous mourons moins de maladies et d'accidents; que nous survivons mieux*», sans que cela soit une des causes principales de l'explosion des coûts en santé, rappelle à son tour le démographe Yves Carrière. Le maintien à domicile des aînés est-il la solution miracle? Peut-être pas, explique brillamment Michèle Charpentier, docteure en travail social. En ouverture de cet excellent dossier, l'anthropologue Serge Bouchard présente sa vision du vieillissement. «*L'enfant apprend à marcher; le vieux apprend à s'asseoir. Dans les deux cas, cela peut entraîner quelques larmes. Aux deux extrémités du temps de vivre, le besoin de consolation est immense*», note-t-il dans ce petit chef-d'œuvre de sagesse.

Louis Cornellier



REVUE

ZINC Spécial Nord Numéro 33

Même si la culture du Nunavik (nord du Québec) et du Nunavut (au nord-ouest de la baie d'Hudson) est essentiellement orale, une littérature écrite émerge peu à peu. Dans un «*Spécial Nord*» superbement illustré par Melinda Josie, la revue *Zinc* donne la parole à quelques-unes de ces voix nouvelles, dont Taqralik Partridge et Beatrice Deer, ainsi qu'à quelques Blancs qui y ont vécu. Ce numéro de près de 80 pages est complété par un *Aperçu de la littérature inuite du Nunavik* par Daniel Chartier et Nelly Duviçq. L'ensemble ouvre une fenêtre sur les difficiles conditions d'existence des Inuits, mais aussi sur la fascination que leur culture exerce sur les «*gens du Sud*» qui se risquent au-delà du 55° parallèle. Étonnant et fascinant!

Paul Bennett

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Cinq nuances d'amis

Le dernier roman du Japonais Haruki Murakami est une sorte de lent thriller introspectif sur fond de développement personnel

CHRISTIAN DESMEULES

«*Tous les hommes sont dotés d'une couleur qui leur est propre*», explique l'un des personnages de *L'incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage*, le treizième roman du Japonais Haruki Murakami — son onzième à avoir été traduit en français.

Au cœur de ce roman un peu gris, cinq amis de Nagoya — quatre ville en importance du Japon central —, trois garçons et deux filles soudés d'un seul bloc depuis l'enfance. «*Nous étions tellement proches. Ils étaient comme une part de moi*», dira Tsukuru, qui est le seul d'entre eux dont le patronyme n'évoque pas une couleur. Son nom à lui signifie plutôt «*celui qui fabrique*» — un détail que l'auteur ne laisse pas au hasard.

Seul à Tokyo après avoir

quitté Nagoya pour y entreprendre ses études à l'université, Tsukuru «*l'incolore*» est rejeté du jour au lendemain, un an plus tard, par ses camarades, qui ne lui donneront jamais la moindre explication. Le jeune homme n'a pas non plus cherché à comprendre, préférant oublier, couper les ponts avec cette période de sa vie. Une vraie déchirure, une crise dont il a failli ne jamais se remettre, flirtant même pendant quelque temps avec le suicide.

L'homme des gares

Une quinzaine d'années plus tard, à 36 ans, devenu ingénieur spécialisé dans la construction et l'aménagement de gares — métaphore évidente de destins qui se croisent —, Tsukuru fera la rencontre d'une femme qui

va percevoir chez lui un «*problème*» lié à cet épisode de sa vie. Avant d'envisager une relation plus sérieuse, elle va pousser ce solitaire à entreprendre tout un voyage intérieur afin d'y remédier. Et lui qui n'était jamais sorti du Japon ira jusqu'en Finlande, pour interroger l'une de ses anciennes camarades qui y a refait sa vie, afin d'éclairer son passé.

Lente dissection de l'amitié adolescente et des effets du gréganisme social, *L'incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèleri-*

nage est une sorte de lent thriller introspectif sur fond de développement personnel, saupoudré comme c'est souvent le cas chez Murakami de rêves et de tensions érotiques qui introduisent un questionnement *soft* sur l'identité sexuelle. Avec un

peu d'ésotérisme, aussi, comme pour incarner la part d'irrationnel qui pilote aussi nos vies.

Écrivain superstar qui caracole en tête des ventes au Japon depuis *La ballade de l'impossible* (10/18) en 1987, Haruki Murakami est encore une fois fidèle à lui-même, loin des gouffres ouverts avant lui par Kawabata, Mishima ou Tanizaki. Un cru moyen du Japonais, enrobé de sa «*petite musique*» de réconfort qui résonne en nous un certain temps.

Collaborateur
Le Devoir

L'INCOLORE TSUKURU TAZAKI ET SES ANNÉES DE PÉLERINAGE

Haruki Murakami
Traduit du japonais
par Hélène Morita
Belfond
Paris, 2014, 384 pages

ESSAI

L'histoire de notre perception du corps

RENAUD LUSSIER

Il a exploré déjà les thèmes de l'hygiène, de la beauté, de la virilité, de l'obésité ou de la silhouette. Le philosophe et historien des représentations du corps Georges Vigarello nous revient et se concentre cette fois sur l'expérience intime du corps, pour comprendre comment l'individu en est arrivé à s'identifier de plus en plus à ce qu'il ressent intérieurement, profondément.

À l'époque de Diderot et des encyclopédistes, au XVIII^e siècle, l'historien observe le passage d'un «*je pense donc je suis*» à un «*je sens donc je suis*», qui révèle un changement de perspective important: l'homme moderne entretient un rapport de plus en plus étroit avec son propre corps et ses sensations internes. Un extrait de l'article *Existence* de l'*Encyclopédie* traduit clairement cette attention nouvelle: «*cet objet particulier [le corps], non seulement devient pour nous le centre de tout l'univers et le point dont nous mesurons toutes les distances, mais nous nous accoutumons encore à le regarder comme notre être propre*».

Diderot, qui, le premier, fera du mot «*soi*» un substantif, évoque les sensations internes, celles «*qu'on ressent quelquefois dans l'intérieur des chairs*», celles reliées à la nausée, à la faim et à la soif, aux malaises, aux frissonnements ou encore à «*l'émotion qui accompagne toutes les passions*». Alors que le champ de l'intériorité était auparavant surtout réservé à l'âme, rappelle Vigarello, le corps devient source du «*sentiment de soi*». «*À travers le "sentiment de l'existence", les Lumières ont en fait renouvelé le "sentiment de l'identité". Elles ont inventé un mode particulier d'investissement de soi, une manière de circonscrire l'individu à travers ce qu'il ressent physiquement et non idéellement.*»

Cet intérêt nouveau pour les



DOMAINE PUBLIC

Gravure datée de 1794 montrant la technique médicale du «*mesmérisme*», telle que pratiquée par Franz Anton Mesmer.

sensations internes ne se résume pas cependant à une question philosophique. Au XVIII^e siècle, la science tente de mieux comprendre le système nerveux; le médecin allemand Franz Anton Mesmer s'installe à Paris et agit par son magnétisme sur le «*fluide universel*» qui affecte le corps de ses patients. Au temps de la découverte de l'électricité, les sensations internes liées aux nerfs se disent sous forme de «*tensions*», de «*courant*» ou de «*réseau*».

Détendez-vous!

Le vocabulaire se raffine, les sensations peuvent désormais se décliner en fonction

de leur forme ou de leur intensité et, au XIX^e siècle, un intérêt nouveau pour le rêve, la folie, les effets corporels de l'ivresse ou de la consommation de l'opium se développe. La littérature n'y échappe pas: c'est la période des journaux intimes; les romans décrivent «*un corps toujours plus "pénétré", toujours plus "accordé", consonnant toujours mieux avec ses espaces et ses entours*».

Objet de curiosité, de connaissance et de savoir, objet littéraire également, Vigarello montre comment cette nouvelle sensibilité a pu se traduire en idées, mais aussi en pratiques, en exercices qui visaient à la «*transformation de*

«*À travers le "sentiment de l'existence", les Lumières ont en fait renouvelé le "sentiment de l'identité".*»

Extrait de *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps (XVI^e-XX^e siècle)*

soi. C'est à la fin du XIX^e siècle que naissent les premières pratiques de relaxation, au moment où l'expression «*être détendu*» vient de faire son entrée dans la langue française.

Même certains objets du quotidien, comme les fauteuils, sont les témoins de cette préoccupation moderne pour le corps, la détente et le repos: «*les surfaces se rembourrent, les dossiers s'amplifient, les angles s'inclinent, les bras se recourbent, les limites se prolongent, facilitant le soutien des jambes et l'abandon du corps*».

Cette histoire étonnante de la perception du corps s'arrête aux premières décennies du XX^e siècle, où se multiplient les pratiques corporelles, sportives et thérapeutiques, qui ajoutent à la diversité des expériences et à «*l'approfondissement du sensible, cette lente dynamique culturelle traversant notre société occidentale*».

Collaborateur
Le DevoirLE SENTIMENT DE SOI HISTOIRE DE LA PERCEPTION DU CORPS (XVI^e-XX^e SIÈCLE)Georges Vigarello
Seuil
Paris, 2014, 324 pages

vib éditeur
Une société de Québecor Média

LÉTTRES À UN SOUVERAINISTE

Sous la direction de
Léa Clermont-Dion
et Félix-Antoine Michaud

avec les textes de
Sibel Ataogul, Pierre-Luc Brisson,
Lucia Carballo, Luis Clavis,
Rodolphe Demers, Léane Labrèche-Dor,
Kim Lizotte, Sébastien Paquin-Charbonneau
et Martin Proulx

ESSAIS

Harper contre les travailleurs



LOUIS CORNELIER

Nous oublions parfois, au Québec, que nous vivons toujours au Canada et que ce pays est dirigé, depuis presque une décennie, par un gouvernement conservateur qui, sous prétexte de stimulation de la croissance économique et de défense de la classe moyenne, mène une lutte acharnée contre les travailleurs et les organisations qui les défendent, c'est-à-dire principalement les syndicats.

À un an des prochaines élections fédérales, les formations politiques ont déjà commencé leur campagne de charme auprès des électeurs. Les conservateurs annoncent des surplus budgétaires et promettent des baisses d'impôt. Les libéraux n'ont toujours pas de contenu, mais se disent les champions de la classe moyenne et font parader leur chef doucereux. Les néodémocrates (NPD) ont déjà frappé fort avec leur projet de financement d'un réseau de garderies à 15\$ inspiré par le modèle québécois. Le Bloc, quant à lui, en très mauvaise posture, se cherche.

Le moment est donc venu, pour les citoyens canadiens et québécois, de dire ce qu'ils attendent du prochain gouvernement, afin d'influencer les concepteurs des plateformes électorales à venir. Les travailleurs et leurs syndicats ont, dans cet exercice, le devoir de parler fort et d'exiger de la part des adversaires des conservateurs, c'est-à-dire surtout les libéraux et les néodémocrates, des engagements visant à redonner aux salariés les droits et protections que le gouvernement Harper leur a retirés depuis 2006.

Bilan

Dans *L'assaut contre le monde du travail*, un solide essai publié dans le collectif *Le capitalisme au Canada et la «révolution» Harper*, le politologue Serge Denis, de l'Université d'Ottawa, fait le bilan des années Harper quant à la situation des travailleurs et du syndicalisme. «*Les positions du gouvernement conservateur actuel, écrit-il, entraînent une déstabilisation à la baisse de la place reconnue au salariat et aux petites gens dans notre société et une dislocation de piliers devenus*



TONY ASHBY AGENCE FRANCE-PRESSE

Selon Serge Denis, les conservateurs de Stephen Harper mènent une bataille contre les petits travailleurs et les syndicats.

traditionnels de leurs conditions sociales et économiques.»

Denis évoque la réforme de l'assurance-emploi de 2013 en parlant «*d'un dispositif autoritaire voulant forcer le travail salarié à se plier aux conditions que l'économie de marché lui fait*». Dans un essai du même livre, Sylvie Morel, professeure en relations industrielles à l'Université Laval, critique elle aussi durement cette réforme et en appelle à une mobilisation visant à la combattre, notamment en rapatriant le programme au Québec. Libéraux et néodémocrates sont-ils prêts à s'engager à démanteler cette réforme conservatrice qui touche surtout le Québec et les Maritimes? On ne les entend pas sur cette «vraie affaire».

Selon Serge Denis, ce n'est toutefois là qu'un des éléments de l'assaut des conservateurs contre les travailleurs et le syndicalisme. Le politologue explique, en effet,

qu'Harper et ses troupes, depuis 2006, s'attaquent avec constance au «*compromis social*» de l'après-guerre, qui repose notamment sur «*un interventionnisme positif des États [...] envers le plein emploi*», sur le développement des services publics et sur la reconnaissance des droits à la négociation et à la grève, dans le respect d'un cadre juridique déterminé par la fameuse «*formule Rand*» en 1946.

À partir de 1980, ce compromis social a été ébranlé par plusieurs décisions gouvernementales (lois spéciales contre les grévistes, lois de retour au travail). Dans l'élan, les conservateurs ont intensifié l'assaut. En 2011 et 2012, ils sont intervenus de façon intempestive dans plusieurs conflits de travail (Postes Canada, Air Canada, Canadien Pacifique) pour imposer des règlements salariaux et forcer le retour au travail. Thomas

Mulcair, chef de l'opposition officielle néodémocrate, a accusé le gouvernement, alors, de favoriser indûment le patronat. Le chef du NPD peut-il promettre, aujourd'hui, qu'un gouvernement qu'il dirigerait s'interdirait de tels gestes anti-syndicaux?

Décisions idéologiques

En général, pour justifier de telles mises en suspens des droits à la négociation et de la grève, les gouvernements invoquent des dangers pour la sécurité et la santé de la population. Le gouvernement Harper, rappelle Denis, a plutôt fait valoir «*les menaces de conséquences économiques graves*» ou le besoin des vacanciers de la semaine de relâche de mars de voyager en avion. «*À compter du moment où un gouvernement juge [...] que la relâche scolaire de mars a préséance sur une liberté*, écrit Serge Denis, les repères de la pensée sociale quittent le terrain de la flexibilité qui accompagnait le «*compromis social*».

De persistantes rumeurs prêtent au gouvernement Harper l'intention de retirer le droit de grève aux employés relevant du fédéral et de contester la formule Rand. En attendant, ce gouvernement, en 2012, a adopté le projet de loi C-377 qui impose une transparence financière aux syndicats, sans l'imposer à une foule d'autres organisations et entreprises, bénéficiant aussi de déductions en matière fiscale. Les libéraux et les néodémocrates s'engagent-ils à jeter aux poubelles ce projet de loi qui vise à déstabiliser les syndicats? Promettent-ils, par ailleurs, d'annuler la décision idéologique du gouvernement Harper de faire passer l'âge de la retraite de 65 à 67 ans, autre affront fait aux travailleurs?

Si les libéraux et les néodémocrates sont aussi différents des conservateurs qu'ils le disent, il est temps, pour eux, de le faire savoir en s'engageant concrètement en faveur des travailleurs et des droits syndicaux.

louisco@sympatico.ca
Sur Twitter: @louiscornellier

LE CAPITALISME AU CANADA ET LA «RÉVOLUTION» HARPER
Pierre Beaulne, Serge Denis, Louis Gill et Sylvie Morel
M éditeur
St-Joseph-du-Lac, 2014, 136 pages

Un Franco-Ontarien en quête de lui-même

LOUIS CORNELIER

Avant le 10 novembre 2011, je n'avais jamais entendu parler d'Elmer Smith. Ce jour-là, dans la page Idées du *Devoir*, ce Franco-Ontarien, juge à la retraite de la Cour suprême de l'Ontario, publie un texte-choc dans lequel il affirme que «*le Canada hors Québec fut et continue d'être une terre hostile à la culture et à la langue françaises*», tout en dénonçant la «*vision ultraconservatrice du monde*» de Stephen Harper. De la part d'un juge franco-ontarien, une telle audace m'avait impressionné.

Je ne pouvais donc pas passer à côté d'*Un Franco-Ontarien parmi tant d'autres*, le livre «*à la frontière de l'auto-biographie et de l'essai*» que Smith, octogénaire, publie cette saison. Fiévreux récit-vérité d'un minoritaire, fils d'ouvrier devenu juge à la plus haute cour de sa province, qui ne pouvait donc pas passer à côté d'*Un Franco-Ontarien parmi tant d'autres*, le livre «*à la frontière de l'auto-biographie et de l'essai*» que Smith, octogénaire, publie cette saison. Fiévreux récit-vérité d'un minoritaire, fils d'ouvrier devenu juge à la plus haute cour de sa province, qui

ne pouvait donc pas passer à côté d'*Un Franco-Ontarien parmi tant d'autres*, le livre «*à la frontière de l'auto-biographie et de l'essai*» que Smith, octogénaire, publie cette saison. Fiévreux récit-vérité d'un minoritaire, fils d'ouvrier devenu juge à la plus haute cour de sa province, qui

ne pouvait donc pas passer à côté d'*Un Franco-Ontarien parmi tant d'autres*, le livre «*à la frontière de l'auto-biographie et de l'essai*» que Smith, octogénaire, publie cette saison. Fiévreux récit-vérité d'un minoritaire, fils d'ouvrier devenu juge à la plus haute cour de sa province, qui

Malaise

Sous cette réussite apparente, «*derrière cette façade, vivait un Franco-Ontarien anxieux et désireux de se guérir de son malaise*», avoue-t-il. Homme de gauche qui arrive mal à comprendre «*pourquoi*

les chrétiens n'étaient pas tous de la gauche», conscient que la *common law* qu'on lui demande d'appliquer favorise d'abord les nantis, Smith a l'impression de vendre son âme au diable et de n'être «*qu'une coquille vide*». Il décide donc de prendre une retraite hâtive pour partir «*à la recherche de l'essentiel*».

«*Nous avons tenu à notre religion pour des raisons d'identité*», constate-t-il, mais que faut-il faire devant «*une Église dont l'existence même bafouait le message des Évangiles*», une Église «*devenue ce contre quoi s'était élevé le Christ lors de son passage sur la Terre*»? Prenant ses distances de l'institution, Smith reste néanmoins en quête du «*vrai Dieu*», qui ne serait pas le «*Dieu de religion*».

Les grandes questions — la Providence agit-elle? La résurrection est-elle réelle ou symbolique? — sont alors sou-

«*derrière cette façade, vivait un Franco-Ontarien anxieux et désireux de se guérir de son malaise*»

mises à l'examen de celui qui se veut désormais un juge de l'essentiel et dont la pensée oscille entre le sentiment libérateur d'en avoir fini avec Dieu et la conscience forte de l'impossibilité de ne pas croire, le tout sur fond de questionnement identitaire national. Étranger à toute frime, Smith ne se dérobe jamais, et sa quête est magnifique.

À l'heure du dénouement de cette plongée existentielle, une sorte de sérénité imparfaite s'impose. Croyant en un Dieu dépouillé de son habillement institutionnel, en paix avec son identité franco-ontarienne, qu'il croit condamnée à disparaître dans un baroud d'honneur, et doucement habité par l'espoir que ses amis du Québec vivront un jour dans leur pays souverain, Elmer Smith semble apaisé. Or, le réel repos de l'âme, il le sait sûrement, n'est pas possible avant la fin, qui est peut-être un début.

Collaborateur
Le Devoir

UN FRANCO-ONTARIEN PARMIS TANT D'AUTRES
Elmer Smith
L'Interligne
Ottawa, 2014, 128 pages

Le prélude au choc de 1837

Selon un chercheur, nulle émeute ne justifia l'armée de tirer sur des Montréalais en 1832

MICHEL LAPIERRE

«*L'cri absurde, ubuesque avant la lettre, qu'a lancé un magistrat anglo-protestant lors d'un tumulte, à Montréal, en 1832. Dans son esprit, la populace, ce sont les adversaires du pouvoir colonial britannique: Canadiens de souche et immigrants irlandais catholiques. Ils viennent d'élire un député qui les défendra. La foule se disperse, mais l'armée tire vers elle et, tuant trois passants, ouvre la voie à la révolte de 1837.*

Montréalais d'adoption, James Jackson, qui, en plus de l'histoire, a enseigné les littératures française et québécoise au prestigieux Trinity College de Dublin, insiste avec raison sur l'importance politique de l'événement. Dans son essai *L'émeute inventée*, il est le premier à scruter la vaste enquête que la législature du Bas-Canada demanda par la suite et le registre du scrutin semi-public, où était inscrit, selon l'usage de l'époque, le choix de chaque électeur.

Cette démocratie que l'on jugerait aujourd'hui étonnamment indiscret est réservée à des gens détenant un minimum de biens. Ils forment tout de même un assez grand nombre lors de l'élection partielle tenue dans le quartier ouest de Montréal en 1832.

Démonstration

Daniel Tracey, médecin né en Irlande et rédacteur en chef du *Vindicator*, journal consacré à l'avancement des immigrants irlandais et qui manifeste de la sympathie aux Patriotes, y affronte l'affairiste Stanley Bagg, né aux États-Unis et partisan ici de l'oligarchie coloniale. Tracey est très populaire auprès des démocrates réunis derrière Papineau, surtout depuis qu'il a traité le Conseil législatif d'«*incube oppresseur*».

Sa critique du corps non électif, qui, docile au

représentant des autorités de Londres, s'oppose aux revendications de la majorité des députés, lui a récemment valu, comme à son confrère Ludger Duvernay, de *La Minerve*, journal des Patriotes, un séjour en prison. Historien minutieux, Jackson démontre, à l'aide de multiples documents, que l'émeute alléguée par le pouvoir colonial pour justifier la fusillade, qui a coûté la vie à trois Canadiens innocents, n'a, en réalité, jamais eu lieu.

L'une de ses références est fort lumineuse. Par un raisonnement implacable, un chroniqueur new-yorkais de l'époque y ridiculise la presse conservatrice anglo-montréalaise qui, par un appui aveugle au gouvernement, défie le bon sens. S'il y avait eu une émeute comme elle le prétend, ce ne sont pas les partisans du vainqueur, Tracey, mais ceux du vaincu, Bagg, qui, mécontents, auraient pu la provoquer!

Comme Jackson le signale, le commandant de la compagnie qui tira sur les supposés émeutiers reçut en Angleterre les éloges du roi. Si le secrétaire d'État aux Colonies écoute Denis-Benjamin Viger, émissaire de Papineau à Londres, les revendications des Patriotes resteront lettre morte. En 1837, le sang coulera beaucoup plus. Le mot «*répression*» prendra, dès lors, tout son sens.

Collaborateur
Le Devoir

L'ÉMEUTE INVENTÉE

James Jackson
Traduit de l'anglais par Michel Buttiens
VLB
Montréal, 2014, 336 pages

D Voir aussi · La galerie de portraits des personnages de cet épisode historique à ledevoir.com/livres

Presses de l'Université du Québec

On a tous besoin de savoir POUR DÉBATTRE

PERSPECTIVES D'AVENIR POUR LE QUÉBEC
Le regard de jeunes chercheurs
Sous la direction de Simon Thibault et Magaly Brodeur

LES DÉFIS QUÉBÉCOIS
Conjonctures et transitions
Sous la direction de Robert Bernier

Plus de 1 300 livres à feuilleter

PUQ.CA

**AU SERVICE DE LA COMMUNAUTÉ
UNIVERSITAIRE DEPUIS 1969**